

DOM FULGENCE

Jenny avait d'abord essayé de parler : les dernières paroles de son mari lui parurent si cruelles qu'elle se tut et fut prise d'une violente attaque de nerfs ! Dom Fulgence, désespéré, appela, sonna, cria ; ce fut en vain, tous les domestiques étaient chez Félix, qui, se croyant perdu, jurait, et envoyait chercher de nouveaux médecins de tous les côtés. Le pauvre Chartreux, resté seul, secourut Jenny comme il put : de douces paroles valent bien des potions calmantes, et ces paroles pénétrant jusqu'au cœur de madame de Belval, elle revint à elle. « Ah ! mon frère, vous le voyez, il me déteste. Je veux me séparer d'un barbare qui m'outrage. Moi, insensible à ses peines ! ah ! j'en mourrai ! — Non, vous ne mourrez pas. Croyez, chère enfant, que Dieu n'a suscité cet orage que pour vous montrer le néant des plaisirs que vous idolâtriez : tous s'envolent à l'aspect d'un rhume, d'un accès de goutte, et vous voilà tous deux n'ayant pas un ami, une consolation sur la terre, et ne sachant plus lever les yeux vers le ciel, où vous trouveriez cet ami compatissant qui seul peut guérir vos maux. Enfin, j'entends Sophie ; je vous laisse pour courir à ce pauvre Félix. »

Chez Félix se passait une scène, non de sensibilité, mais de fureur. La goutte, mêlée à un rhumatisme aigu, causait d'atroces douleurs à M. de Belval. N'ayant jamais été malade, il ne savait point souffrir, et trouvait même je ne sais quelle humiliation dans ses maux. Sa colère s'exhalait en plaintes, en murmures, et tout tremblait autour de lui. Que dire à un furieux ? rien : c'est ce que fit Dom Fulgence. Voyant que sa présence était inutile, il rentra dans sa chambre, et, se prosternant, il s'écria : « Mon Dieu ! voilà donc ces heureux du siècle, ces gens qu'on envie ! Et qu'avais-je fait, Seigneur, pour mériter de vous d'arriver au port sans connaître la tempête ! O ma chère retraite ! ô ma douce solitude ! tu fais mon bonheur en ce monde, tu l'assures dans l'éternité ! Mais, mon Dieu, ces pauvres jeunes gens, les laisserez-vous à la merci des passions tempétueuses qui font de leur vie un supplice ? Leur cœur vous a connu, il peut vous aimer encore. Oh ! ramenez-les aux jours où, vous étant fidèles, ils étaient heureux. »

Dom Fulgence continua d'adresser au Ciel les plus ardentes prières pour obtenir la conversion de ses amis ; il ne les interrompait que pour courir du lit de Félix à la chambre de Jenny, et la consolation et l'espérance y arrivaient avec lui. Après avoir compati tendrement aux maux qu'on lui dépeignait, il mettait une sainte adresse à en distraire les malades par mille récits variés et par quelques lectures choisies avec soin, et qui amenaient naturellement des réflexions solides.

Cependant les souffrances de Félix s'étaient calmées ; mais une extrême faiblesse le retenait au lit. Peu d'amis vinrent le visiter sur sa couche de douleur. Les propos joyeux, la profonde indifférence de ceux qui vinrent pirouetter quelques minutes dans sa chambre, firent une si pénible impression sur le malade, qu'il ne voulut plus recevoir personne. Le voilà donc seul vis-à-vis de lui-même, de ce lui-même qu'il ne connaît plus, qu'il n'ose pas interroger. La vie ne sera plus qu'un désert pour Félix s'il reste infirme et si Fulgence s'éloigne. Non, non, il ne faut pas qu'il s'éloigne : Félix le retiendra à tout prix ; car un frère comme Fulgence est bien cet ami donné par la nature.

Jenny éprouvait aussi chaque jour la douce influence d'une amitié si tendre et si vertueuse. Un soir qu'elle était fort accablée, et que, la tête appuyée sur sa main, elle écoutait avec distraction la lecture pieuse que lui faisait Dom Fulgence : « A quoi pensez-vous ? lui demanda celui-ci. — Je n'ose vous le dire. — Mais encore ? — Eh bien, puis-que vous voulez le savoir, je pensais à mes charmantes parures d'hiver ; il y en a trois que je n'ai pas mises une fois. — Quel plaisir si vif peuvent donc causer ces babioles ? — Un plaisir immense : d'abord celui de briller, puis le plaisir non moins vif d'humilier certaine grande comtesse qui est la méchanceté personnifiée. Elle me hait parce que j'ai dix ans de moins qu'elle, et que, grâce à Dieu, je n'ai ni ses vilains traits ni son vilain teint. Elle se ruine pour m'écraser par l'éclat de ses parures ; je la désespère, moi, par l'élégance des miennes. Elle débite sur mon compte d'horribles calomnies ; je m'en venge en faisant connaître à tous ses ridicules. — Ceci ne me paraît pas fort charitable. — C'est fort juste, au moins. — Oui, comme la peine du talion. — Mais à présent, ma chère enfant, la justice est dans la miséricorde. Notre divin Maître nous veut doux et bons, même pour nos ennemis. — Dans le cloître, oui. — Dans le cloître et partout ; à moins que les gens du monde ne cèdent leur part du Paradis à nous autres pauvres religieux. — Vous riez toujours. — Pas toujours. Je ne ris pas quand je vois une belle et bonne âme comme

la vôtre se volatiliser dans l'atmosphère brûlante de ce monde jusqu'à n'être plus à elle-même. Mais qu'y trouvez-vous donc de si charmant dans ce monde ? Est-ce une de ces joies du cœur qui vous suivent jusqu'à dans la solitude ? — Oh ! pas du tout ! la solitude, au contraire, devient insupportable après ces plaisirs si variés, si bruyants qui enivrent d'une joie folle. — Une joie folle ! ce mot fait la guerre à toutes vos jouissances mondaines. Si ces jouissances étaient vraies, vous voudriez les savourer dans le calme de vos sens. Tenez, ma bonne sœur, permettez-moi de vous le dire, vous autres gens du monde vous ressemblez à ces pauvres diables qui s'enivrent le dimanche à la guinguette ; là, ils perdent leur raison dans des flots de mauvais vin, et vous, riches du monde, vous la perdez également en buvant dans la coupe d'or des voluptés. Le pauvre, lui, du moins a une excuse : il veut se croire heureux une fois par semaine ; mais vous, enfants gâtés de Dieu, vous outragez ce Père si tendre en brisant ses autels pour sacrifier à l'idole du plaisir. Et si la mort allait vous surprendre dans cette fatale ivresse, dans quel état paraîtriez-vous devant votre juge ? — Ah ! si l'on voulait tout creuser, tout approfondir, on ne jouirait de rien. — Le printemps de la vie serait peut-être moins gai ; mais nous avons quatre saisons à parcourir dans la terre d'exil ; faisons en sorte que les premières ne jettent pas un voile funèbre sur les autres. Si je vous disais que je me trouve beaucoup plus heureux que vous, plus gai, plus jeune même que vous, vous ne me croiriez pas ? — Ah ! je le vois, la vie d'un Chartreux est si joyeuse. Conte-moi donc un peu les délices de votre Chartreuse. — Bien volontiers : leur souvenir m'est si doux ! Nous y avons la paix de l'âme, bien suprême que l'on ne connaît que dans la retraite. Vous le savez, les fleurs trop exposées au grand jour perdent leur parfum ; il en est de même des joies intimes du cœur. Ah ! qu'il est beau de contempler la campagne, soit dans sa riante et verte parure, soit dans les aspects sévères de ces hautes et après-montagnes où le nom de Dieu est écrit avec tant de majesté ! Le spectacle d'une belle aurore me ravissait ; et mon âme, émue, transportée, croyait entendre ces paroles : *Jene suis que l'avant-courrière du jour mille fois plus beau qui l'attend.* Chaque matin ravi par ce magnifique spectacle, après l'avoir contemplé, je me rendais à l'office. Là je retrouvais mes frères, et tous nous nous sentions heureux d'être sous les ailes du Père commun ; nous chan- tions à haute voix les louanges du Très-Haut, et cette ravissante harmonie trouvait un écho dans des âmes embrasées de l'amour divin, puis un autre écho dans le ciel. Venaient ensuite les heures de travail. Moi je me plaisais à la culture du jardin ; chaque fleur me disait dans son langage : « Admire ma structure élégante, vois comme Dieu m'a parée de rubis et d'opales, et savoure le parfum qui s'exhale de mon sein. » Enfin il finissait ce jour si pur et si calme, et la nuit m'apportait de nouvelles jouissances. Pensif et appuyé sur la fenêtre de ma cellule, j'aimais à voir la lune jeter un voile d'argent sur des massifs d'arbres et dessiner notre église ; j'écoutais avec respect le silence de la nuit, où la voix de Dieu fait entendre à l'âme de mystérieuses paroles. La cloche qui nous appelle au repos venait suspendre mon enchantement ; mais le sommeil, en fermant mes paupières, me rendait les douces pensées du jour et les ravissantes espérances de l'avenir. »

Ainsi parla Fulgence. Jenny commençait à n'être plus la femme moqueuse qui ne trouvait de bonheur qu'au bal, et qui préférerait une décoration d'opéra au plus beau point de vie de l'univers ; non ! muette d'étonnement, elle admirait la figure vénérable du religieux, empreinte d'une expression céleste : elle crut qu'il allait prendre son vol vers la voûte éthérée, et hors d'elle-même, elle était prête à s'écrier : « Mon père, ne me laissez pas seule sur la terre, emmenez votre enfant. » Ce jour fit époque dans la vie de madame de Belval. La vertu lui avait apparu si belle et si douce dans son beau-frère, qu'elle triompha. Dégoutée des plaisirs factices et dangereux, la première preuve que Jenny donna de sa conversion fut de consentir à faire une visite à son mari. C'était un sacrifice énorme que l'orgueil fit au devoir. Ses domestiques venaient d'entrer pour la porter chez M. de Belval, lorsque Sophie vint lui dire tout effrayée : « Monsieur est très-mal. — Grand Dieu ! je veux y aller. — Non, non, ma maîtresse, Monsieur est sans connaissance ; la chambre est pleine de médecins. Dom Fulgence est chez monsieur ! — Qu'il vienne à l'instant !

« Eh ! bien, mon frère, qu'y a-t-il, que disent les médecins ? — Tranquillisez-vous, ils espèrent... une horrible indigestion. — Eh ! il ne mange pas ! — Hélas ! il a mangé. Nous avons fait venir Roger, il vient d'avouer que mon pauvre Félix lui faisait faire depuis deux jours des mets succulents qui ont amené cette crise. »

Suite et fin au prochain numéro.